

DU PLAISIR DE LIRE

Michel PIRIOU
Jean-François FÜEG

**Michel Piriou, Président de l'AFL
et Jean-François Füeg, directeur
du service de la lecture
publique de la Fédération
Wallonie-Bruxelles, se sont
rencontrés lors de la Foire aux
livres de Bruxelles. Échanges...**

J.F. Füeg : En Belgique francophone, les bibliothèques se sont développées en partie grâce aux réseaux d'enseignement. Les premières *Heures Joyeuses*, pour ne prendre que cet exemple, étaient adossées à des établissements scolaires. Ceci a induit une représentation dans laquelle la bibliothèque était au service de l'école et des apprentissages ce qui a souvent conduit à une instrumentalisation des bibliothécaires dont on attendait qu'ils prennent en charge l'une ou l'autre partie du programme. Depuis une dizaine d'années, le secteur de la lecture publique a essayé de contrer cette tendance notamment en favorisant la signature de contrats-lecture entre les différents partenaires où les rôles de l'un et l'autre sont clairement définis. Ceci a permis d'apprendre à se respecter mutuellement et à reconnaître à chaque partenaire sa propre excellence du métier. C'est un peu dans cette dynamique qu'on s'est mis à parler de plus en plus de lecture plaisir. Il semblait aussi important d'échapper à la malédiction du livre imposé ; combien d'élèves ont été dégoûtés à vie de toute littérature à coup d'*Ane Culotte*, de *Grand Meaulnes* et de *Regain*, lus par obligation pendant des après-midi ensoleillés. Au fond, il s'agissait d'insister sur la spécificité des uns et des autres ; à l'école les apprentissages, à la bibliothèque la lecture pour soi.

M. Piriou : Je réagis à l'idée que l'école, lieu des apprentissages, paraisse opposée à la bibliothèque, lieu de la lecture pour soi voire de l'individualité. À la bibliothèque le plaisir, à l'école le labeur ! C'est ainsi que la *doxa* véhicule et contribue à la perte d'aspiration au travail épanouissant. Ce cadre lié aux apprentissages, imposé par l'école, ne peut qu'entraîner une approche différente de celle envisageable dans les bibliothèques. Bien évidemment, les enseignants n'ont pas la même motivation que les bibliothécaires pour emmener les jeunes à la lecture, mais ils sont à coup sûr empreints d'autant de mobilisation. Tout apprentissage de la lecture ne peut être séparé des conditions

dans lesquelles celle-ci s'exerce : l'individu doit avoir des raisons de lire... Ce sont les réponses à ces raisons qui peuvent être sources de plaisir, aussi bien à l'école qu'à la bibliothèque. Sans doute, 90% des élèves rencontrent le livre et le plaisir de lire à la bibliothèque, dans le cadre d'animations et, pour certains, pendant plusieurs années. Puis, la plupart décrochent à l'adolescence et le taux d'abonnés adultes reste le même. Le besoin d'aller à la bibliothèque n'a pas été enclenché, le statut de l'individu n'a pas changé. À quoi bon faire de la recherche sur « la lecture plaisir » ? Penchons-nous sur les raisons de lire et l'enjeu social de l'appropriation de l'écrit. La lecture est liée au statut de la personne, à son degré d'implication dans le jeu social et, en conséquence, dans les réseaux de la communication écrite.

« L'écrit est un outil de pensée et de communication qui, par sa nature, permet de construire, à partir du réel, un modèle théorique et d'en exprimer la cohérence en inventant les relations entre ses éléments. C'est en cela que le recours à l'écrit, par l'écriture ou la lecture, est un moment essentiel et spécifique de toute élaboration d'un point de vue sur le monde, un moyen de distanciation et de théorisation qui permet de passer du conjoncturel que gère l'oral au structurel dont le texte rend compte. Tout individu en situation de prendre du pouvoir sur le monde est sommé de mettre en œuvre cette forme de pensée et donc de rencontrer l'écrit. »¹

Marcel Deprez assurait que « *La lecture n'est donc pas une fin en soi. Elle est un moyen de développement et [de] prise de conscience en vue d'une participation. Dans un cas contraire, elle serait bien inutile.* »² Jean-Marc Nollet, ministre de l'enfance, chargé de l'enseignement fondamental, avançait conciliant dès les années 2000 dans une préface à l'introduction des contrat-lecture : « *il était urgent donc de renforcer un partenariat entre les classes et les bibliothèques publiques, alliés incontournables d'une action en faveur de la lecture et du plaisir de lire* ». L'école et la bibliothèque sont, en quelque sorte, complémentaires : la seconde ne propose-t-elle pas ce à quoi la première prépare ?

Je soutiens que si le partenariat est nécessaire, il doit se faire dans une démarche de production citoyenne qui fait de l'école le lieu des apprentissages utiles dans l'immédiat et des bibliothèques l'outil indispensable au développement culturel et social d'un territoire. L'une et l'autre agissent alors pour contribuer à faire de l'écrit une nécessité de la vie sociale.

On notera que les élèves des filières techniques sont, d'après certaines statistiques, issus de familles pauvres, et peu performants en compréhension de lecture. Comment ? Ceux-là ne s'autorisent pas au plaisir de lire ? En réalité, l'individu n'a pas l'accès à la lecture sans une place utile et reconnue dans la communauté, sans statut qui l'amène à l'usage de la lecture et de l'écriture. Ainsi, je suis persuadé qu'on n'abolira pas les obstacles à la lecture chez certains en les convainquant du plaisir qu'elle procure à ceux qui lisent. La démarche, même portée de manière militante, reste de l'ordre de la pastorale³ ! Le désir ne vient pas toujours à l'annonce du plaisir !

Dès le départ de l'apprentissage, c'est-à-dire dès le commencement de la vie, on peut se plonger dans l'écrit comme dans la langue maternelle pour penser le monde, et prendre de la distance avec toutes sortes d'aliénations.

L'école a tendance à envisager l'enseignement de manière très disciplinaire et, de ce fait, à morceler et découper tout en éléments simples en espérant que ce morcellement permettra à l'élève plus tard de reconstituer une complexité. C'est ce morcellement qui conduit à concevoir des interventions parallèles, complémentaires

¹. Jean FOUCABERT, *Contre la pastorale qu'y a-t-il ?*, revue *Les Actes de lecture*, n°22, juin 1988 ². M. DEPREZ, « Bibliothèque et éducation permanente », Op. cit., p.30 ³. Selon Jean-Claude PASSERON dans *Consommation et réception de la culture : la démocratisation des publics*

Être lecteur, c'est, à un moment donné, être intégré dans des réseaux de communication, se sentir interlocuteur de la construction et de l'échange des points de vue sur le monde, exercer un comportement social et des pratiques qui correspondent à un statut et à des conditions spécifiques en relation, sinon totalement en accord, avec la production écrite telle qu'elle est. Être lecteur, c'est participer à une problématique inséparable d'une position dans et sur le monde tel que l'écrit, sous toutes ses formes, le théorise. Et c'est bien là que se joue le principe de l'exclusion du non-lecteur, non dans une impossibilité technique, un manque d'intérêt ou de désir de lire mais **dans une non-implication dans l'expérience sociale, les préoccupations et les modes d'analyse qui génèrent la production d'écrit**. Il n'y a aucune universalité dans cette production mais, au contraire, l'expression précise d'un point de vue qui ne semble universel, que parce qu'il ne nous demande, étant le nôtre, aucun effort pour être adopté.

Il y a donc, à tout moment, recouvrement du nombre de lecteurs et du nombre d'acteurs sociaux. Aussi la démocratisation de la lecture ou, si l'on veut, l'augmentation massive du nombre des individus impliqués dans des réseaux de communication par l'écrit, s'inscrit-elle précisément dans cette alternative : ou les actuels exclus entrent dans la manière de voir, de sentir, de penser de la minorité qui produit et consomme l'écrit; ou ils créent les nouveaux écrits qui correspondent à leur approche du monde, à leur expérience et au pouvoir qu'ils y prennent. Répétons-le : **la bourgeoisie n'est pas, elle non plus, devenue lectrice en adoptant les goûts de la classe dominante dont les pratiques l'excluaient**.

Extrait du texte « *Contre la pastorale...* »

mais séparées. Il s'agit d'envisager un groupe qui s'instaure intellectuel collectif à l'œuvre, sans division du travail, sans spécialisation des tâches, sur un principe de mutualisation des savoirs. Est-il possible de faire l'apprentissage d'un comportement complexe sans l'exercer dès le début dans sa complexité ? L'AFL a fait sien la phrase de Brecht « *on ne comprend bien que ce que l'on transforme* ». Il n'est pas possible de se confronter au réel dans des situations simplifiées et artificielles. Au travers des projets vécus dans leur complexité, il va s'agir de construire du sens, d'établir un lien intelligent entre la société et ses pratiques sociales, d'un côté, la conceptualisation nécessaire qui se forme à l'école, de l'autre. Ainsi chacun pourra construire son rapport à lui-même et au monde : rapport à soi, à son intimité, à l'universalité des cultures, par le champ constitué autour de la littérature, des arts... Cette démarche rend possible la construction d'apprentissages partagés en demandant une égale contribution de tous, enfants, enseignants, parents et intervenants extérieurs. Le travail développé alors, en phase avec l'environnement, ne répond plus seulement aux exigences d'une institution coupée du monde.

C'est dans cette dynamique, au sein de ce collectif que bibliothécaires et enseignants trouveront leur place en complémentarité avec les autres participants pour concourir à la réussite d'un projet commun. Le plaisir de la lecture découlera progressivement, pour chacun, de la pertinence du projet, du constat régulier de sa progression mais également de la prise de conscience des savoirs nouveaux acquis grâce à lui, de l'enrichissement de chacun et de la satisfaction de comprendre des choses.

J.F. Füeg : J'insiste cependant avec une mise au point importante. Tu réfutes l'utilisation de la notion de « lecture plaisir » mais sans doute devons-nous la définir avant tout. Nous parlons bien de lecture gratuite, non prescrite par opposition à toutes les lectures obligatoires et utilitaires. L'exemple qui me vient en tête concerne

les politiques d'alphabétisation. En 2008, nous avons commandé une étude sur l'implication des bibliothèques dans les politiques d'alphabétisation et d'apprentissage du français langue étrangère et nous nous sommes rendu compte que 30% d'entre elles étaient actives dans ce domaine. Après de nombreux tâtonnements, pendant lesquels les bibliothécaires cherchaient un peu leur voie, il est apparu de manière évidente, qu'ils ne devaient pas se substituer aux formateurs. En revanche, ils avaient une réelle valeur ajoutée du côté de l'accès au plaisir de lire. Là où les associations d'alpha insistaient sur la dimension utilitaire de l'écriture, ils ouvraient à des perspectives nouvelles. À Liège, les apprenants ont travaillé sur des récits de vie qui ont finalement débouché sur l'édition d'un livre. Ce qui était formidable, c'est que ces gens accédaient à la citoyenneté à travers un travail créatif collectif qui est à mille lieues de ce qu'ils étaient venus chercher au départ. Certes, on les avait armés pour remplir une déclaration d'impôt, lire une lettre de l'instituteur du gamin ou comprendre un arrêté du bourgmestre, mais c'est finalement dans une démarche non contrainte qu'ils avaient le plus progressé. Donc je parle de plaisir lorsqu'il y a choix, lorsqu'on n'est pas sous le coup d'une nécessité impérieuse, lorsqu'on accède à l'imaginaire.

M. Piriou : Il ne s'agit pas de nier le plaisir de et dans la lecture. Je l'appelle de tous mes vœux mais je mets en garde contre une notion qui pourrait apparaître comme exclusive. Lire un texte de sociologie n'est pas toujours un ravissement, la satisfaction vient que cette lecture a répondu à une quête de connaissance et a permis d'avancer dans un questionnement. Si la lecture peut apparaître comme un moyen d'évasion, une distraction, c'est cependant l'outil qui permet de dépasser les apparences, de se faire un point de vue sur le monde, de s'approprier la possibilité de contribuer à peser sur son évolution. Chaque lecture apporte une capacité plus grande de réagir à la prochaine. La mission

culturelle de la bibliothèque ne se cantonne pas au service du loisir, c'est aussi un lieu d'apprentissage et d'émancipation. De même, il ne suffit pas d'aller vers les gens, il faut partir d'eux. Et c'est vrai que bon nombre d'expériences se déroulent en Fédération Wallonie-Bruxelles avec des associations d'alphabétisation. Certaines de ces démarches amènent un groupe à produire et créer de quoi interpeller l'environnement social. On peut se référer aujourd'hui à la dynamique des classes lecture lancée par Jean Zuède⁴.

J.F. Füeg : Mais encore, la notion d'imaginaire me semble primordiale. C'est là qu'on accède à l'esprit critique, au relativisme, à la distanciation. De ce point de vue, le roman est sans doute la forme la plus aboutie des formes littéraires. On peut difficilement comprendre le 19ème siècle français sans lire Balzac, ou Zola, l'Italie du 20ème sans Elsa Morante et Jonathan Coe qui propose une description saisissante des années Thatcher et Blair. Les œuvres de fiction permettent d'accéder à une compréhension fine du monde dans lequel nous vivons parce qu'elles assument la subjectivité du point de vue et donnent à voir la vie dans toutes ses dimensions. Je ne veux évidemment pas dire que le roman traduit fidèlement la réalité, je veux dire qu'il permet de comprendre la réalité et son épaisseur historique et psychologique. Et le roman c'est le plaisir, ce ne peut être que le plaisir.

M. Piriou : Le roman est une forme nouvelle dans l'Histoire qui apparaît progressivement dès le 18ème siècle avec la prise du pouvoir de la bourgeoisie remplaçant peu à peu l'aristocra-

4. Voir le Centre de Coopération Educatrice asbl

tie. Les péripéties de Madame de Bovary n'ont pas grand-chose d'excitant mais l'écrivain fait un magistral travail d'écriture pour représenter ce monde en devenir. Flaubert ajoute « *le style est une manière de voir les choses* ». Le plaisir vient du fait que cette lecture correspond sur le fond à des attentes et sur la forme à une prouesse. On prend au moins autant de plaisir à vivre l'aventure de l'héroïne qu'à découvrir l'aventure de l'écriture du texte⁵.

C'est vrai que le roman est une écriture aboutie. *La vraie vie, la vie enfin découverte et éclairée, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature*⁶. Cependant, on trouve aussi des textes qui ont mobilisé un travail expert (l'article de presse, le documentaire, la littérature de jeunesse...). Il faut, à un écrivain 40 heures de travail pour une heure que fera son lecteur. Je pense qu'il n'y a pas de mauvais textes, il y a des actes de lecture plus ou moins évolués.

La notion d'imaginaire est certes primordiale et les œuvres de fiction sont certainement indispensables pour accéder à une compréhension fine du monde dans lequel nous vivons. Une production récente, *Contes de la Lune* de Frédérique Aït-Touati, peut encore une fois témoigner de l'intérêt de telles œuvres.

« *En 1610, en guise d'étrenne, l'astronome Kepler offre à son protecteur Wackenfels la description poétique d'un flocon de neige : parce que sa structure hexagonale est l'une des figures élémentaires de la matière, le flocon révèle celle de l'univers. Du microcosme au macrocosme, cet éloge paradoxal de Kepler est à la fois un genre littéraire à la mode maniériste du temps, et l'un des accès à la compréhension du monde. Entre le tournant copernicien négocié par Kepler et Galilée (la Terre tourne autour du Soleil) et la rupture opérée par Newton (le monde est régi par des lois*

universelles), la vision directe et les premiers télescopes ne suffisent pas à l'exploration des lointains. L'inaccessibilité de ces nouveaux objets de la connaissance suppose des techniques d'écriture pour décrire l'invisible et dire l'inconnu des mondes cosmologiques. La fiction joue donc un rôle central : en dépassant les limitations du réel observable, elle permet de substituer une nouvelle image mentale du cosmos à l'ancienne, elle forge un point de vue inédit d'où décrire l'univers ; elle fournit à la science les textes les plus efficaces dans la transformation des représentations du cosmos. » Cette part oubliée ou méconnue, Frédérique Aït-Touati la retrouve, en s'intéressant justement au 17^e siècle, siècle du commencement moderne, de la mathématisation du monde, de la magie géométrique, des arts de voler, des voyages lunaires et de l'exploration des merveilles de la nature. Par là, elle donne matière à penser et à rêver sur une autre façon de concevoir la science.

Mais pour accéder à ce pouvoir de la fiction il faut avoir appris qu'un écrit n'est pas qu'une histoire, qu'explicite et implicite se côtoient dans une écriture complexe au service d'un projet, d'une vision du monde, d'intérêts précis qu'il va falloir que le lecteur décrypte, fasse sien en convoquant sa bibliothèque personnelle, son expérience et en s'autorisant à confronter son point de vue. Il faut avant tout avoir eu la possibilité d'apprendre, plongé dans une situation où l'apprenant possède un réel statut de lecteur ●

Remerciements à Mireille Teppa
pour sa collaboration.

5. Selon Jean RICARDOU 6. Marcel PROUST. *Le temps retrouvé*